

JEAN SÉGUY

Un oracle gascon dans une bouteille

*Comunicazione letta all'VIII Congresso di studi romanzi
(Firenze, 3-8 aprile 1956)*

SANSONI - FIRENZE

JEAN SÉGUY

UN ORACLE GASCON DANS UNE BOUTEILLE

En mars 1955, le clocher-mur de l'église de Forgues (canton de Rieumes, Haute-Garonne; en gascon *hórgos*), menaçant ruine, fut livré aux démolisseurs. Au niveau de la voûte de l'église les ouvriers découvrirent, noyée dans la maçonnerie, une bouteille qui contenait un feuillet de papier de 177 × 125 mm. Le document fut soigneusement déchiffré et étudié par M. Descadeilhas, professeur adjoint au Lycée de Toulouse. Mais comme on ne parvenait pas à tirer au clair la signification de ces seize vers gascons — et pour cause, comme nous le verrons —, on me communiqua l'original. Il était évident que nous avions affaire à une prophétie, irrémédiablement enveloppée des équivoques et des brouillards inhérents au genre. La langue ne présentant aucune particularité médiévale décisive, pouvait être attribuée à l'un des moments quelconques de l'état à peu près immuable où s'est installé le gascon depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. L'écriture, sorte de script peu typique, était difficilement datable (les volutes de la lettrine restant des plus suspectes). Toutefois la datation cabalistique formulée au milieu de la pièce semblait donner le *terminus ad quem* de 1670. Mais c'est le système orthographique qui fournissait le critère crucial: ces vers gascons sont écrits dans la graphie authentique de l'ancien occitan, dont la tradition s'est perdue — ou plutôt interrompue — dans le dernier tiers du XVI^e siècle, avec Pey de Garros et les derniers scribes possédant quelque teinture des habitudes ancestrales, pour faire place à la graphie dite patoisante fondée sur la valeur des épels français. Avant de prononcer un diagnostic définitif, je procédai à une dernière vérification: l'examen du papier. La trame m'en parut d'une régularité étonnante, et je le portai aux fins d'expertise à M. Caillet, conservateur de la Bibliothèque municipale de Toulouse, qui conclut sans la moindre hésitation que le document n'avait pu être écrit qu'entre 1820 et 1850. De plus, M. Caillet décela que l'écrit avait été artificiellement détérioré par mouillage avant d'être enfermé dans la bouteille.

Il s'agit donc d'une supercherie qui se situe parfaitement dans une époque où ce genre de divertissement faisait fureur. L'endroit où la bouteille était cachée, un détail du texte, laissaient soupçonner que l'auteur pouvait être un ecclésiastique. De fait, M. Léon Soulan, maire de Forgues, examinant les registres paroissiaux de sa commune, a découvert un cahier tenu par un curé de 1826 à 1851 dont l'écriture naturelle présente bon nombre de concordances avec l'écriture artificielle de l'oracle.

* * *

Voici la transcription diplomatique du texte:

Roexs ninaran los discles
 per las trumeras dos biscles
 damb pantach dambec rambal
 ribara lo grand chamal
 los sinnes daqet abenge
 digun no los pot comprenge
 no mes qaiuen lo preson
 milo sies cents ansas son
 mentre la ciotat maudita
 gera (ca)chada per tita
 fiams remolien a lesqer
 la periclada dinfer
 los beson serca e plia
 saqirdan a la holia
 aoe lo madec mauprets
 coma eres en de capdets

* * *

Bien que l'auteur, qui sans aucun doute joue à l'épigone de Nostradamus, se soit donné pour fin de mettre bout à bout des constructions verbales arbitraires dont l'obscurité serait censée dissimuler une prédiction terrible — il n'est évidemment pas question d'en faire ici l'herméneutique —, il est théoriquement possible de restituer littéralement le contexte pensé par le scripteur, en substituant aux signifiants gascons les signifiants français correspondants. La difficulté est justement de choisir, entre les valeurs sémantiques multiples et les diverses constructions possibles, celles qui s'identifieraient aux représentations de l'auteur. Pour ce faire, nous avons communiqué le texte à quelques bons gasconisants — notamment à M. Pierre Bec, professeur au Lycée de Foix —, et nous avons confronté et mis en commun les solutions auxquelles nous avions abouti indépendamment. Voici le produit de nos réflexions:

Des chétifs feront tourner les disques
à travers les brouillards des louchons.
Avec cauchemar, avec un beau tapage
arrivera la grande dispute.
Les signes de cet avenir
personne ne peut les comprendre
à moins qu'on n'ait le prisonnier.
Mille six cents ans sont
depuis que la cité maudite
était écrasée par Titus.
Que des flammes tourbillonnent à gauche (ou au loin)
l'orage d'enfer
on leur voit chercher, et plein,
s'écriant en fureur
avoir la même mauvaise récompense
qu'eux pour des cadets.

Il va sans dire que l'examen critique de cette traduction — ou plutôt de cette équivalence — pourrait donner lieu à des gloses et à des contestations sans fin. Notons seulement la formule ésotérique bien dans les lois du genre et destinée à épaissir encore le mystère: los sinnes d aget abenge / digun no los pot comprege (c'est même le seul passage « en clair » de tout le morceau, et pour dire précisément qu'il est inutile de chercher à comprendre), et la datation à partir du sac de Jérusalem par Titus: nous avons affaire à une personne ayant appris la chronologie, qui était, comme on sait, l'essentiel de l'enseignement de l'histoire vers les années 1800; et le fait retenu dénote un homme occupé des choses de la religion.

Mais c'est l'état de la langue et surtout de la graphie qui nous retiendra davantage.

La phonétique et le vocabulaire sont endémiques. La phonétique correspond à celle du point 679E (Bragayrac) de l'*Atlas linguistique de la Gascogne*. Elle est purement gasconne, sans ces élégances languedociennes qu'on trouve à chaque instant chez les scripteurs gascons anciens. Toutefois la voyelle *u*, prononcée *æ* à Forgues, est notée par *u*: mais nous verrons qu'il s'agit dans l'ensemble d'une graphie très littéraire et savante qui dissimule les particularismes locaux. Les principaux traits gascons qu'on peut relever sont: -aria > -èra (*trumera*); -ll > *t* (*bet* < *bellu*; *aget* < *accu illu*; *capdets* < *capitellos*); -ll- > *r* (*eres* < *illos*); -n- disparaît (*plia* < *plēna*; *remolien* < *remolinent*); f- > *h* (*holia*); -v-, -b- > *w* (*aoe* > *habère*).

Vocabulaire. L'auteur s'est attaché à user de mots très gas-

cons, d'un emploi peu fréquent, voire désuets, de façon à vieillir et à opacifier sa composition.

roec « chétif » se dit en parlant d'animaux, et dans le canton de Rieumes désigne spécialement le petit cochon surnuméraire, le treizième, alors que la mère truie n'a que douze mamelles (v. *Atlas linguistique de la Gascogne*, carte 422, point 771NO). - *pantach*, *bisclé*, *esger* sont des mots qui tendent à disparaître ou qu'on a rarement l'occasion de placer dans la conversation. - *no mes que*, *preson*, *mauprets* sont nettement archaïques et devaient être à peine compris au moment où le texte a été composé. - *plia* > p l ē n a, encore bien conservé dans la plus grande partie de la Gascogne, est aujourd'hui remplacé à Forgues par la forme languedocienne *plena*. - *ansas* est bizarre: est-ce un pluriel sensible tout artificiel de *ans* (avec -a = -e), destiné à fournir la septième syllabe du vers par l'opération d'une cheville, ou faut-il comprendre *ençà* « en deçà » avec *s* adverbial? Le passage de *en-* protonique à *an-*, normal dans certaines localités du haut Comminges et du Couserans, est rare et sporadique en basse Gascogne.

La graphie. C'est, nous l'avons dit, l'aspect le plus intéressant du document. En s'efforçant de vieillir la langue, l'auteur renoue, par dessus deux siècles d'oubli, avec l'authentique tradition d'oc. Les anciens *o* fermés devenus partout *ou* sont notés par *o* (*roexs*, *los*, *comprenge*, *remolien*, *holia*, *coma*), la finale féminine, prononcée en réalité *o*, est représentée par *a* (*trumeras*, *maudita*, *periclada*, *plia*, etc., jusqu'à l'adaptation de l'adaptation française classique de *Titus*, *Tite*, rendue par *Tita*)¹, l'article est normalisé en *lo*, *los* (la forme en usage à Forgues étant *le*, *les*). Sur ces trois points, le pasticheur peut être considéré comme un précurseur (bien involontaire sans doute) du mouvement qui essaie, depuis une quarantaine d'années, de redonner aux Français du Midi une langue littéraire conforme à l'usage classique des Troubadours: les deux notations *o* = *ou* et *a* = finale féminine, la normalisation de l'article *lo* sont parmi les traits essentiels de la graphie dite occitane instaurée par les poètes languedociens Estieu et Perbosc et diffusée par les organismes toulousains l'Escòla occitana et l'Institut d'Estudis occitans. Ce n'est que depuis une époque toute récente que ce système a été appliqué au gascon; la plupart des écrivains de cette région restant d'ailleurs attachés, comme la plupart des Provençaux, au système dit mistralien ou félibréen, alors que la grande majorité des Languedociens et des Limousins ont adopté la graphie occi-

¹ Noter cependant le lapsus *milo*.

tane. C'est que la graphie « félibréenne » des écrivains gascons est appuyée sur une tradition qui s'est formée en Béarn dès le début du XVII^e siècle, bien antérieurement au Félibrige, avec les normes duquel elle se trouve coïncider en bonne partie. Quoi qu'il en soit, l'appareil graphique de l'oracle mis en bouteille préfigure d'une façon frappante, avec une avance de plus d'un siècle, celui qui a la faveur des jeunes écrivains gascons d'aujourd'hui. Dans certains détails, il est même plus archaïsant : comme cela arrive bien souvent dans la scripta médiévale d'oc, *l* mouillé est noté *l* (*rambal*, *chamal*: graphie occitane *-alh*); *g* occlusif vélaire devant *e*, *i* par *g* simple (*abenge*, *comprenge*: gr. occ. *-gue*); de même *k* par *q* (*qera*, *esqer*, *aqirdan*: gr. occ. *qu*); *j* noté par *i* (*awien*), l'absence de ponctuation, les liaisons de mots montrent que l'auteur avait lu de vieux papiers. Il y a aussi des incertitudes et des insuffisances : les continueurs de *-v-* et *-b-*, prononcés *b*, ne sont pas rétablis en *v* (*abenge*, *beson*): il est vrai que ce trait se trouve dans les plus anciens textes gascons; *ou* est rendu par *o* dans *ciotat*, *aoe* (gr. occ. *ciutat*, *aver*), *r* final devenu muet n'est pas restitué (*serca*, *aoe*: gr. occ. *cercar*, *aver*); *-sh* final est noté par *c*: *mādec*. Le même *c* connote *t* dans *bec* < bellu : l'auteur connaissait-il la ressemblance de *c* et de *t* dans l'écriture gothique? Toutes ces inconséquences, probablement non voulues, contribuent à donner au morceau une allure plus authentiquement « troubadour ». Et ici se poserait la question : dans quelles conditions l'auteur de ce faux inoffensif avait-il pris connaissance des anciennes normes graphiques de la langue d'oc? Il est évident que sa culture de romainiste est bien loin d'atteindre celle de son contemporain et confrère en mystification Moquin-Tandon : le bon curé de Forgues (si curé il y a) eût été bien incapable d'élaborer un pastiche du niveau du *Noyer de Maguelonne*, puisque sa science de l'ancienne langue se borne à quelques recettes graphiques et à l'emploi de trois ou quatre mots désuets : il n'a aucune idée de la morphologie de l'ancien occitan, ni de l'écriture et de ses supports au Moyen âge, ce vague Moyen âge romantique auquel il voulait sans doute faire attribuer sa vaticination. On peut même douter qu'il ait jamais eu en main un texte littéraire ancien. Il est plus probable qu'il avait l'occasion de lire quelques vieux documents dans des copies récentes faciles à déchiffrer : la Coutume de Fontenilles-en-Comminges (v. édition DÉCAP, Paris 1896) figurait encore à la fin du XIX^e siècle sous deux copies (dont l'une de 1554 et l'autre beaucoup plus récente) à la mairie de cette commune qui est située dans le même pays naturel que Forgues, à 19 km. au nord : les traits essen-

tiellement occitans de l'oracle se retrouvent aisément dans cette charte.

A quels mobiles obéissait notre farceur quand il maçonnait son message posthume ? Il paraît que ce genre de passe-temps est de longue date prisé des gens d'Eglise, et nous terminerons en citant un précurseur du faux prophète de Forgues, le R. P. Jean-Baptiste Labat, dominicain, qui voyageait en Italie entre 1705 et 1709 (d'après les extraits intitulés *La comédie ecclésiastique*, Paris 1927, p. 185-6). Il nous explicite sans ambages ce qui le poussait : « Cette prévention des gardiens de trésors me fit faire une malice qui n'aura peut-être pas si tôt son effet. J'étais à Cività-Vecchia, où j'ai demeuré quelques années, et je faisais travailler pour achever le cloître de notre maison. Je fus obligé d'épaissir considérablement un gros mur... ; je fis remplir de pierres légèrement couvertes de mortier cet espace, je mis dans le milieu un grand pot vernissé couvert d'un grand et beau carreau de marbre blanc, dans lequel j'enfermai une paire de cornes. Je mis sur le carreau une tête de mort environnée de tuiles bien cimentées et j'achevai après cela le reste de mon ouvrage, bien assuré que dans les temps à venir ceux qui fouilleront dans cet endroit croiront trouver un trésor quand ils en découvriront le gardien, *et feront bien des raisonnements quand ils découvriront le pot aux cornes* ». (C'est nous qui soulignons).

